



LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
1961 Rue Sainte-Catherine, Montréal.
Téléphone Est 2340.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 753.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance
Un an, \$3.00. Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE — Chronique, par Paul d'Esmorin — Notre nouveau journal — La carte postale illustrée — Le chevalier aux fleurs et Les Muses (poésies d'André Dumas) — La Pâque en Russie — Prière au printemps (poésie de Jean Richepin) — Les oeufs de Pâques — Le Cène — Chronique scientifique — Jeux de Pâques — A Jérusalem — La voie douloureuse, par le R. P. Didon et Pierre Loti — Les modes de Pâques — Les clochettes bleues — Légendes de Pâques — La vierge aux fleurs — Contes — Récits — Drôleries.

MUSIQUE — Voix des cloches, musique d'Esteban Marti, poésie de Jules de Marthold.

FEUILLETON — La Vendetta, par H. de Balzac.

GRAVURES — L'Ange-Gardien (frontispice) reproduction photographique en couleurs d'un pastel par H. Fabien — Fleurs de fantaisie — La porte du bercail, d'après une peinture de Parker — La Cène, par Dagnan Bouveret — Vues de Jérusalem.

CHRONIQUE

A cette époque de l'année, les charmes du printemps aidant, il arrive que l'homme, sans s'en douter, commet fréquemment des enfantillages. Aussi, n'est-il pas médiocrement surpris de l'apprendre ou de le constater, lorsque ravi-goté par de magiques effluves, pour excuser l'exubérance insolite de ses actions, il invoque la réflexion que je viens de citer. Même, il est à noter que tout en étant prévenu, on se laisse prendre à ce jeu, si grande est la force de l'habitude. Mais, en somme, comme c'est dans les menus détails de l'existence, que se manifeste l'entorse donnée par la venue du printemps, à la routine des gestes propres à l'hiver ; on ne peut que sourire, en observant l'évolution à laquelle on est soumis ; pour se persuader finalement, que chaque saison comporte des actions (et des pensées) d'un ordre spécial.

Voilà ce que je me disais à mon réveil, lorsqu'un de ces matins derniers j'entendis chanter un robin d'Amérique, parmi les bourgeons prêts d'éclater. Car, sans m'en être rendu compte, par la disposition que j'avais donnée aux rideaux de mes fenêtres, je m'apercevais que le soleil venait me dire bonjour au lit, et noyait de lumière le relief des meubles et des bric-à-brac.

Il avait tout bonnement suffi de l'annonce de l'arrivée du printemps astronomique, pour que, ainsi que tous les ans, j'aie préparé le chemin aux beaux rayons d'or qui égayaient ma garçonnière quand ils le veulent bien.

Quelques instants, ce matin-là, un brin de paresse m'immobilisant, je laissai ma pensée s'en aller dans le pays du rêve. Très agréablement elle franchit les mers, sans le moindre secours des comparativement lents systèmes de télégraphie.

Dans le voisinage, les cloches de l'église St-Jacques carillonnaient joyeusement. Insensiblement leurs notes gaies chassèrent la folle du logis je me sentis vivre parmi mes concitoyens, parmi les choses tangibles que l'on veut, ou que l'on souhaite raisonnablement. Et, comme on allait entrer dans la Semaine Sainte qui achève maintenant, je songeai au mutisme momentané des cloches ; puis à la célébration de la Résurrection du Sauveur, et à toutes les liesses qui suivent la période quadragésimale de la pénitence.

Certes, les amis du plein air vont avoir des agréments avec le retour des beaux jours ; il m'est d'avis, cependant, que ceux qui vont déménager auront des restrictions à faire sur ce chapitre.

C'est entendu, cette année, si nous avons un printemps hâtif, en revanche, Pâques tombe très tard. Une toute petite semaine sépare donc seulement la grande fête chrétienne, de celle que les camionneurs vont se payer aux dépens des pauvres meubles trimballés aux quatre coins de la ville. Fort heureusement, jusqu'ici, l'état atmosphérique a été propice durant avril ; puis-est-il ne pas changer, ne serait-ce que pour nous éviter le spectacle des pleurs et grincements de dents que provoquent les déménagements entrepris pendant des averses.

A propos de cette habitude qu'ont nos gens de changer fréquemment de domicile, une petite enquête s'imposait. Je m'y suis livré et... savez-vous pourquoi on s'en va planter sa tente d'un coin de rue à l'autre ? Tout simplement, parce que messieurs les proprios abusent un peu trop de leurs droits, et augmentent leurs loyers par bonds, aussi intempestifs que sensibles pour les intéressés...

Quant aux appartements meublés, c'est une tout autre gamme, mais non moins en crescendo. Voulant me renseigner, j'ai couru les garnis un traitre bout de crayon à la main. Conclusion, nos gens qui aiment à loger chez autrui, délient trop facilement les cordons de leur bourse. Je connais des particuliers qui en louant une ou deux chambres, atrocement meublées, et pas toujours d'une propreté irréprochable, payent le loyer de l'immeuble qu'ils occupent. On avouera que ça cloche quelque part. Bientôt, au train dont vont les choses, il faudra un revenu princier pour se payer : sur la tête un toit, et dans le ventre quelque chose.

Si je ne craignais d'être taxé de méchanceté, j'avouerais franchement, que, selon mon humble jugement, les Montréalais pèchent par orgueil, quant au luxe de leurs intérieurs. Il est fort bon, c'est compris, que chacun recherche un logement hygiénique à tous les points de vue, mais, là où on est en droit de se récrier, c'est quand on voit les amas de bibelots (vrais nids à poussière) qui encombrement le logis de nos plus humbles citoyens.

Néanmoins, le charrois de toutes ces choses disparates ne les émeut pas. Ils savent que : "deux déménagements ruinent autant qu'un incendie", (pardon pour le cliché mais il est de circonstance) cela les laisse froid.

Pour un oui, pour un non, ça y est, la famille porte ses pénates ailleurs, étale ses frusques à la queue leu leu, et contribue, du 30 avril au 3 mai, à faire ressembler Montréal, à une ville mise à sac. Quand donc cet esprit nomade prendra-t-il fin ? Propriétaires, soyez raisonnables ; locataires soyez sages ; et vous, amateurs des nids tout faits, ne vous laissez pas plumer tels de vulgaires pigeons.

En fait de ballades, celle que fait l'armée de Liniévitch passera à la postérité, en détenant probablement le record du genre. Il ne s'écoule pas de jour sans qu'on n'annonce : que les Japonais ont arrêté leurs ennemis par un mouvement tournant.

Dans le temps, j'ai vu un Nippon qui, sur ses ortels, tournait ainsi qu'une toupie. J'étais enfant, cela m'émerveillait, mais, c'était moins que rien par comparaison aux tours que Oyama veut jouer aux généraux moscovites.

Entre-temps la flotte russe a gagné les mers de Chine. Togo est sur l'alerte, et sous peu on peut s'attendre au plus grand branle-bas de combat des temps modernes. Deux jours durant, la presse jaune fera ses choux gras de la grande bataille navale, puis, passez muscades, à de nouveaux artistes de prendre la scène. Elle est si vorace la curiosité publique à notre époque ! c'est à peine si la voix du canon, si les clameurs des hécatombes la troublent, tant il est vrai qu'on se fait à tout, même au macabre.

* * *

Passant de la musique infernale des champs de carnage, à celle de chambre, plus agréable et qui adoucit les moeurs ; laissez-moi vous signaler le passage parmi nous de Paderewski.

Vous savez, il s'agit d'Ignace le chevelu, l'incomparable pianiste virtuose. Toute personne aimant l'art qu'intensément voudra l'entendre lorsque, lundi soir, il se fera entendre au Monument National.

Ce musicien, dont j'adore l'état d'âme tel qu'il l'exprime par l'entremise d'un clavier de piano (piano très moderne, très bon et très poussé par la réclame) n'est pas seulement un virtuose unique, mais aussi un homme de bien.

De sa profession je ne dirai rien, vous êtes, chers lecteurs, peut-être mieux renseignés que moi ; mais, de sa bonté je tiens à dire quelque chose. J'ignore au fond jusqu'à quel point l'histoire suivante est vraie, mais elle fait tant honneur au grand pianiste que je vais la donner sans commentaire.

Paderewski eut, on le sait, des débuts fort difficiles. Marié très jeune il perdit sa femme après un an de ménage. Elle lui laissait un fils et, dit la chronique, le triste souvenir d'une pénurie momentanée, qui ne lui aurait pas permis de donner à son épouse tout le confort que réclamait son état.

Or, il y a quelques années, alors qu'à New-York, Paderewski touchait des milliers de dollars pour un concert, il aurait, de dépit, jeté une liasse de billets de banque au feu ; lorsque, seul dans son appartement, il se souvint de sa gêne d'antan, que venait de lui rappeler sa subite fortune.

Le geste était mal en soi. Paderewski le comprit, et, depuis lors, avec ses grandes ressources il crée des oeuvres philanthropiques.

C'est beau n'est-ce pas ?

PAUL D'ESMORIN.

Notre journal transformé

D'ici une quinzaine de jours, l'Album Universel sera mis en vente partout, au Canada et aux Etats-Unis, dans son format agrandi et amélioré.

Nous dirons plus longuement dans notre prochain numéro l'ensemble des améliorations radicales que nous allons apporter à la fabrication de notre magazine.

Pour répondre à un désir général, disons en premier lieu que le journal sera broché sous une délicieuse couverture imprimée en plusieurs couleurs, et que chaque page sera coupée mécaniquement, de façon à en faciliter la lecture et la préservation.

Deux magnifiques feuillets, dont un sur le Canada, de la musique classique et nouvelle, de nombreux dessins et photographies, des nouvelles inédites, voilà un rapide aperçu de ce que nous offrirons à nos lecteurs.